

INSTITUTEUR EN CLASSE DE PERFECTIONNEMENT, LE CONTRAT LECTURE...

La lecture à l'école, c'est la nouvelle inquisition. C'est un pouvoir qu'on ne délègue pas à tous. On dit qu'on vit dans une société de l'image, que tout le monde peut lire. En fait, non, on est dans une société de l'écrit, du signe à lire. L'image même est un pouvoir, et ça se lit. Comme instituteur C.A.E.I., à quoi je sers dans l'institution ? J'arrive en bout de course, et je pars de ça : mon travail, c'est d'abord un contrat unique — apprendre à lire aux enfants n'ayant pas atteint une autonomie de lecteurs. Ils arrivent tous dans ma classe.

L'Éducateur :

Pierre Parlant, tu es en classe unique de perfectionnement depuis 6 ans. Quelles sont tes conditions de travail ?

Pierre :

Je travaille dans une école de 11 classes. 95 % des élèves qui m'arrivent, et ils ont entre 6 et 14 ans, sont non-lecteurs. Ils ont échoué dans l'apprentissage de la lecture. Je ne reçois pas d'enfants, par exemple, ayant un retard en mathématiques ou en grammaire. Donc, la lecture a été un instrument de sélection définitif. Un jeu de mots : c'est le délire ! Ils sont en situation d'être déliants, tu vois ce que je veux dire.

On dit que la « Perfectionnement », c'est la classe-dépotoir. Je ne suis pas d'accord. Je travaille dans des conditions difficiles dans la mesure surtout où mes collègues se désintéressent de l'évolution des enfants qu'ils m'ont envoyés, la classe de perfectionnement est à la fois la bonne et la mauvaise conscience de l'institution. Je travaille dans un certain isolement... Ça, c'est quelquefois dur à vivre. Il y a aussi la promiscuité avec certains enfants pendant des années, l'usure, la nécessité de se préserver dans son quotidien, les problèmes insolubles et indépassables de la violence en classe de perfectionnement avec des enfants qui ne parlent presque plus que ce langage-là.

L'Éducateur :

Comment on démarre en classe de perfectionnement ?

Pierre :

Il y a sans doute plusieurs points de



vue... Moi, c'est d'urgence ne plus faire de lecture du tout, mais lire toute la journée !

D'abord, proscrire le matériel collectif, le soi-disant travail collectif. L'urgence est de créer des situations de vie différentes de celles d'une classe traditionnelle où l'enfant a échoué. Ça commence par la prise en charge de la gestion du temps. L'enfant est mis en situation de choix d'activités à partir de ses désirs immédiats : récits, recherches, témoignages, explorations diverses. La première chose à maîtriser, c'est le plan de travail collec-

tif qui deviendra dès que possible individuel. Il est le lieu des premières traces d'écri-lecture. Pour dire, entre autres choses, « la lecture c'est l'utilitaire ».

L'Éducateur :

Autour de quoi s'organise alors désormais l'apprentissage ?

Pierre :

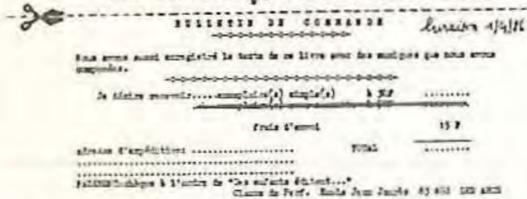
Au début, les enfants disent tous : « On ne fait plus de lecture ». Pourtant, chaque jour, on lira un album, une fiche bricolage, une lettre reçue, le journal... Je travaille avec la correspondance scolaire, (classe de perfectionnement de Tours), les journaux locaux, *Nice-Matin* et *Var-Matin* pour lesquels j'ai réussi à obtenir régulièrement un article sur nos activités (on vend des gâteaux, on part en classe verte...), un réseau de correspondance informel, les circulaires, les publicités, les revues, le fond bibliothèque, la bibliothèque sonore (20 livres enregistrés), des livres bilingues... Sur 11 élèves, 9 viennent du Maghreb, d'Espagne, d'Italie, de Hongrie. Mais c'est déjà la deuxième ou troisième génération. Ces enfants ne sont ni d'ici, ni d'ailleurs. En fait, ils sont souvent de nulle part. Ma préoccupation à la lecture est obsessionnelle. On ne fait quasiment que ça. Car lire, c'est un pouvoir, c'est un accès au monde et à soi. En tant qu'enseignant, je ne peux que cautionner une société de l'écrit, sans pour autant prôner l'impérialisme de l'écrit/lecture. Il existe, ailleurs que chez nous, des sociétés de l'oralité. L'école ferait bien d'opérer, quelquefois, un décentrement vers elles. Mais c'est un autre débat.



des
enfants
éditent...

l'île était une fois...

*l'île était une fois une île
l'île était une fois un village
l'île était une fois un châtea
l'île était une fois une sorcière
l'île était une fois un méchant à gros nez
l'île était une fois un coiffeur de maîtres*



L'Éducateur :

Comment se passe la rencontre avec l'écrit pour ces enfants ?

Pierre :

Ils arrivent en perfectionnement. On leur a dit : « Tu ne sais pas lire, tu ne peux pas être autonome, donc on t'assiste ». Ces enfants sont en position d'aliénation sociale à venir : quand apprendre devient une affaire, on perd 50 % de possibilités. J'ai des enfants en situation de plaisir de lire, mais qui n'arrivent pas à apprendre. Ils trouvent ça trop difficile, ils ne mémorisent pas. Si le désir existe, il y a l'impuissance. Et après vient le sentiment de l'inutile qui dépasse le problème de la lecture.

Comme pédagogue, je me trouve devant un paradoxe : j'ai du mal à vivre une théorie dont je cerne les contours, dont je connais la procédure. J'ai mis en place du matériel qui conviendrait aux apprentissages efficaces. Le problème est que je ne travaille pas un terrain vierge : ces enfants ont déjà vécu un échec global, un échec de lecture, une inadéquation sociale, des problèmes affectifs surajoutés. Il est très dur d'avancer. Des enfants parviennent à acquérir un comportement de lecteur sans pouvoir-lire. Un enfant, par exemple, dans ma classe, a des stratégies de non-lecteur : il peut se débrouiller dans la vie sans lire. Alors comment arriver encore à créer chez lui le besoin, l'envie ? Certains enfants ont pour l'écriture une sorte de fascination « romantique », comme nous en aurions une pour les hiéroglyphes. C'est la passivité. Et que faire devant cela ?

L'Éducateur :

Je sais que tu as réalisé, avec une classe de C.E.1, l'écriture et la publication d'un roman... Suzanne et toi avez beaucoup travaillé pour ça, pendant 5 mois, dans la classe ?

Pierre :

Le roman est né de plusieurs désirs qui ont déterminé plusieurs objectifs dans les deux classes :

— produire un écrit ensemble, l'éditer, le diffuser, vivre un projet en autogestion complète,

— créer des conditions de travail coopératif entre les deux classes et permettre un échange sur l'année (nous avons fait une classe verte ensemble en octobre 85).

Le roman a été une entreprise de création : écrire, jouer, inventer, dessiner. Mais aussi une entreprise de reconnaissance sociale : il a fallu gérer la fabrication et la diffusion, ouvrir un compte en banque, assumer les commandes et la comptabilité, étudier des devis, apprendre à promouvoir notre travail. Pour des enfants jeunes, rêver un objet, le projeter cinq mois à l'avance, c'est un aspect très éducatif. C'est une situation de création très riche d'imaginaire. Par rapport à l'axe de lecture, montrer que les livres écrits par des gens l'ont été par des procédures qu'on peut s'approprier. Ils ont rencontré un écrivain : Nacer Khémir. Le livre comme objet commercial, un imprimeur, un journaliste... Depuis, j'ai des enfants qui parlent de l'émission « Apostrophes », comme par exemple Nacer qui a un capital de cinquante mots pour vivre à l'oral... Est-ce qu'on imagine la misère culturelle de ces enfants ?

La pratique en classe de perfectionnement, c'est deux pas en avant et deux pas en arrière. Des périodes de plein et des périodes de vide. Mais peut-être que je noircis le tableau : à la fin de l'année, je suis fatigué.

L'Éducateur :

Nacer Khémir est venu sur ta proposition dire ses contes à l'école. Le contact avec les enfants a été très fort, ils ont été profondément touchés par ce créateur simple et authentique...

Pierre :

Nacer les a marqués. On dirait, sans irrespect, qu'il est presque un outil pédagogique dans le sens où il active les motivations à créer, il catalyse les iden-



Il était une fois une sorcière qui habitait avec son chat. Elle avait un long nez avec une cloque au bout. Elle avait des cheveux verts coupés ras. Ils habitaient dans un château. Le château avait deux tours, il avait un placard, un grenier. Dans ce grenier habitaient des chauve-souris. Le château avait un pont-levis.

tifications possibles, et surtout, il porte une parole populaire qui s'exprime intensément dans sa personne. Il faudrait que les enfants puissent avoir souvent des contacts avec des gens comme lui, ça frappe leur imaginaire et leur affectivité. Il y a une grande connivence entre un vrai créateur et un enfant. Une heure avec Nacer Khémir, ça vaut des journées besogneuses de classe ! Les instituteurs devraient avoir plus de préoccupations culturelles et moins d'obsessions scolaires, c'est sûr.

Je suis né pauvre.

Mon père était pauvre, j'ai hérité de sa misère.

Un jour, j'ai décidé de quitter ces lieux où la pauvreté m'avait pris pour frère.

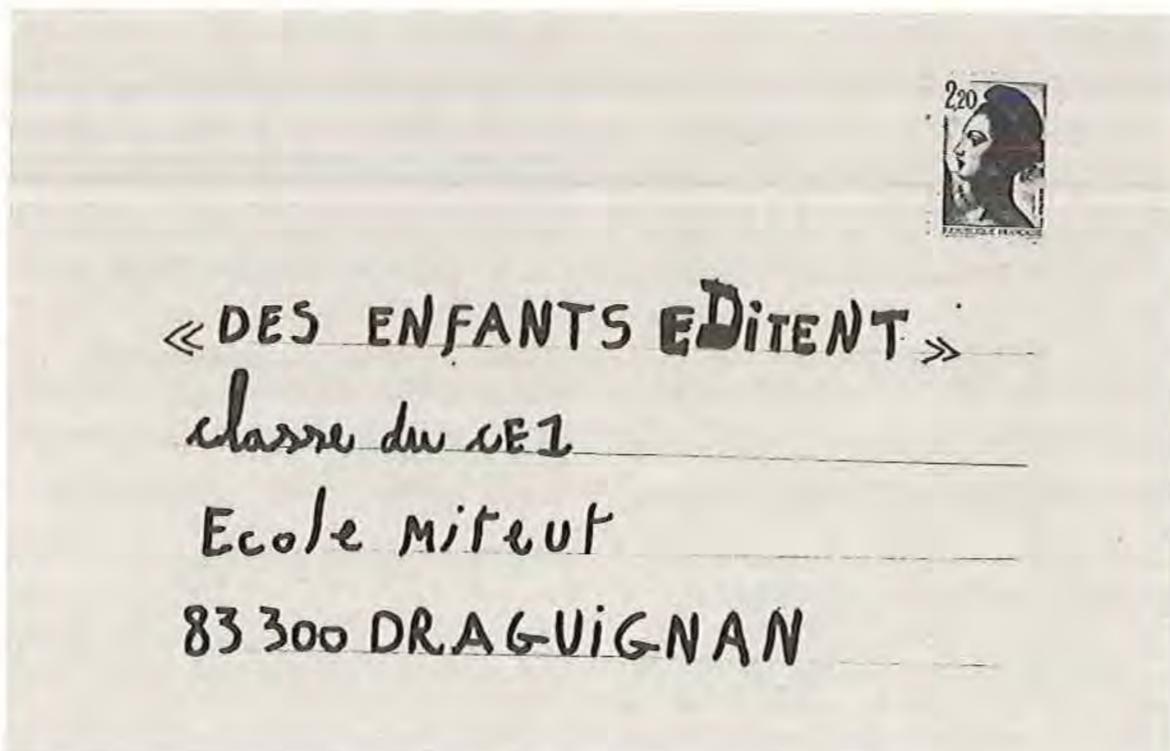
Je partis une nuit.

J'allai de ville en ville.

Pour être sûr de ne jamais revenir, je voulus placer le désert entre moi et mon passé...

« Le conte des conteurs » N. Khémir.

Interview réalisée en mai 1986 à Draguignan (Var)



« DES ENFANTS ÉDITENT »

classe de CE1

Ecole Miteut

83 300 DRAGUIGNAN